

l'avenue s'emplissait déjà de monde. On parlait un peu partout de ce mariage à Maisons-Lafitte, dans la Colombie de la fashion qui habite le parc et dans le village, formant la partie démocratique du pays.

Il se fit, au dehors, à travers les branches, derrière les maronniers qui cachaient l'avenue un brouhaha soudain qu'un roulement de voitures et de gais claquements de fouets avaient précédé comme une fanfare.

Ah ! s'écria le général, c'est Zilah !...

Yansky Varhély et un Italien des amis du comte, Angelo Valla, ancien ministre de la République de Venise au temps de Manin, petit homme coquet, propre, souriant, accompagnaient le prince.

Il franchit les marches du perron, et Vogotzine, après lui avoir serré la main, lui demanda pourquoi diable, il n'avait pas mis son costume national de Magyar, ce veston collant à brandenbourgs que les Hongrois portent avec une si coquette désinvolture.

—Regardez-moi ! Mon cher prince, je suis sous les armes.

Andras avait hâte de voir Marsa. Il sourit poliment à la question du général et lui demanda où était sa nièce.

—Elle passe son uniforme, dit Vogotzine avec un gros rire qui, sur son ventre, faisait danser son ceinturon et la poignée de son sabre.

La plupart des invités devaient tout droit se rendre à l'église de Maisons. Les intimes seuls arrivaient, la baronne Dinati avant tous, suivie de Paul Jacquemin qui prenait éternellement des notes, chez Marsa, complimentant à la fois Andras et le général, lequel s'inquiétait surtout de retenir le plus de monde possible au lunch, après la cérémonie, Vogotzine tenait à se monter sans doute dans tout le rayonnement de son majestueux appétit.

Très jolie dans sa robe de damas rose à paniers Louis XVI, un chapeau Rembrandt autour duquel serpentait une plume énorme, — Jacquemin, demeuré en bas, avait déjà pris toutes les indications sur son canot, — la petite baronne était entrée comme un coup de vent chez Marsa, embrassant la jeune fille et s'exaltant sur sa beauté :

—Ah ! que vous êtes charmante, chère enfant ! Voilà l'idéal de la mariée ! Vous êtes à peindre !... Adorable ! Et que vous avez bon goût de mettre des roses et non des fleurs d'oranger, si banales, bonnes pour de petites bourgeoises de la rue Saint-Denis. Tournez-vous. Vous êtes exquise !

Marsa, plus blanche que ses vêtements, se regardait dans la glace avec un sentiment bizarre, heureuse de se savoir belle, puisqu'elle allait être à lui, et cependant contemplant cette grande figure pâle comme si ce n'eût pas été sa propre image.

Elle avait éprouvé parfois de ces impressions de dédoublement de son être dans ces rêves où il semble qu'on assiste à la vie d'un autre, où l'on est comme le spectateur désintéressé de sa propre existence.

Il lui semblait que ce n'était pas elle qui se mariait ou que, tout à coup, brusquement le réveil allait venir.

—Le prince est là ! lui dit la baronne Dinati.

—Ah ! fit Marsa.

Elle avait tressailli d'une sorte de terreur involontaire comme si ce même nom du prince était à la fois celui d'un époux et celui d'un juge. Mais quand, toute parée, superbe dans ces blancheurs d'étoffe qui l'entouraient comme d'un rayonnement de candeur, le corsage collant à son buste fier, les splendeurs de la jupe que soulevait la femme de chambre traînant derrière elle avec des bruissements qui caressaient, Marsa descendant lentement chaque marche où le bout de son pied se posait, blanc comme une colombe, apparut dans l'encadrement de la porte du petit salon où Andras attendait, elle se sentit enveloppée d'amour, réchauffée

par le beau sourire lumineux du prince, ébloui lui-même par cette vision blanche à qui l'atmosphère légère et gaie, le ciel bleu, le frisson des arbres entrant par la fenêtre ouverte, les clartés faisaient comme un cadre de lumière et de joie.

Il s'avança vers elle avec une effusion ardente, prenant entre ses mains les mains gantées de la jeune fille, et, tout bas, pendant qu'elle baissait ses longs cils sur ses joues pâles :

—Que vous êtes belle, Marsa ! dit-il, en contemplant cette chevelure au noir arrivé par la blancheur des voiles et du visage. Et pour la première fois, le prince lui parlant d'un ton où le respect se fondait en amour, elle tressaillit sous ses simples mots qui étaient l'explosion d'une âme :

—Et que je t'aime !...

Et le prince les disait, ces mots, avec une douce pression et un regard qui glissait au fond du cœur de Marsa.

Puis ils échangeaient de ces mots émus, de ces paroles chères qui, dans leur banalité éternelle, sont comme une musique aux oreilles de ceux qui aiment. On s'était éloigné d'eux pour les laisser tout entiers à cette minute furtive, heureuse et bénie, qui ne se retrouve plus et qui, au seuil de l'inconnu, a comme une joie hésitante et douce, attristée comme un adieu, ivre d'espoir comme un lever du soleil.

Il lui disait quel ardent amour il avait pour elle, et quelle reconnaissance il lui gardait pour avoir consenti, elle avec sa jeunesse et sa beauté, à devenir la femme d'un quasi-exilé, qui gardait encore, malgré ses efforts, quelque chose peut-être de la mélancolie du passé.

Et elle, avec une expression de reconnaissance absolue, un élan de dévouement et d'amour où toute l'énergie, la passion de sa nature et de sa race vibraient, comme trempées de larmes :

—Ne me dites pas que je vous donne ma vie, disait-elle. C'est vous qui d'une fille de la steppe faites une femme honorée glorieuse, trop glorieuse et trop heureuse et se demandant pourquoi tout ce bonheur vient à elle.

Alors rêvant, appuyant involontairement son bras au bras de Zilah, laissant glisser vers lui sa tête brune :

—Il y a un proverbe de chez nous qui dit, vous en souvenez-vous : *La vie, c'est l'orage !* Je me le suis répété bien souvent, avec des tristesses sans fin ! Ah ! si vous saviez !...

Elle secoua brusquement sa tête :

—Maintenant, ce méchant proverbe-là, c'est le refrain de notre vieille chanson qui l'efface : *La vie est un collier de perles !*

Et, Marsa oubliant, perdue au fond de son rêve qui était maintenant une réalité tangible, restait là, ne disant plus rien et regardait, d'en bas, avec ses beaux yeux à présent humides, Andras, qui souriait toujours et lui disait encore et lui répétait dans un murmure :

—Je t'aime !

Tout disparaissait du reste du monde autour de ces deux êtres absorbés dans leur amour, bercés par le grand murmure du vent et baignés de la lumière du ciel.

XVII

La petite baronne alors entra, riant, les appelant, leur disant l'heure et, comme réveillés, Andras et Marsa la suivaient, le coupé pénétrant dans le jardin, devant le perron, et Varhély, Vogotzine, Angelo Valla, Paul Jacquemin et les invités, faisant comme une haie d'honneur aux deux époux.

Andras et la baronne Dinati montèrent aussitôt avec Varhély, dans la voiture du comte, le général Vogotzine prenant place dans le coupé avec Marsa. Puis un roulement joyeux sur la table, des éclairs de roues dans le soleil, un départ rapide et gai, une traversée alerte d'avenues rayées de lu-

mière, avec des feuilles vertes que parfois les fouets des cochers faisaient involontairement pleuvoir, comme pour former une jouchée sur le passage des mariés. A travers ces allées d'ordinaire silencieuses de Maisons, les curieux regardaient, le vieux Vogotzine mettait sans façon, en bon prime, son buste, ses épaulettes, ses croix à la portière, pour faire plaisir aux gens qui aiment les uniformes.

Marsa jeta, en descendant de voiture, un coup d'œil superstitieusement ému à la façade de l'église, humble façade grise comparable à une entrée de grange où s'ouvrait une porte gothique, des fenêtres aux vitraux cassés. Au-dessus, un clocher de plâtre tapissé de lierre, des deux côtés de son toit en pente couvert de tuiles, avec un coq sommaire, pareil à une serpe, sur le sommet. Et elle entre là, presque tremblante, en se répétant encore que cela était bien étrange cette destinée qui réunissait de la sorte, devant un autel de village, une Tzigane et un Magyar.

Elle entra, soulevant autour d'elle de longs murmures charmés, ne voyant rien d'ailleurs, remarquant seulement que l'église était pleine et que des gens qu'elle reconnaissait à peine la saluaient. Puis elle s'agenouillait, aux côtés d'Andras, sur une chaise, de velours à côté de laquelle un cierge, à poignée de velours blanc, brûlait.

La petite église, mystérieusement éclairée, avec son côté droit très sombre, et, au fond, dans une lumière plus claire où le prêtre officiait, semblait comme empli de silence, et Marsa se sentait pénétrée d'une émotion profonde, une sorte de philtre doux glissant en elle avec des caresses infinies.

Elle avait réellement pu l'oublier, elle était vraiment une autre femme ou plutôt une jeune fille, avec les puretés, les ignorances, les douces peurs heureuses de la fiancée qui ne sait rien. Il lui semblait que *l'autrefois* maudit, et qui datait d'hier pourtant, était une vision mauvaise, une de ces hallucinations malades qui s'envolent avec le matin, le réveil et la santé !

Elle regardait, dans l'escadrement lumineux de l'autel, ce prêtre en étoile blanche, ces enfants de chœur en surplis blanc. Toutes ces blancheurs dont elle était comme entourée avaient pour elle des souvenirs de pureté enfantine. Et les broderies d'or étincelaient, le soleil s'arrêtait éclatant, encore empourpré par les plis d'un rideau grenat qu'il traversait sur le drap rouge de la robe des enfants. Des lumières de cierges, d'un autre teinte rouge, plus pâle et presque jaunâtre, faisaient comme des trous qui brillaient sur le fond blanc. Un christ exsangue, de sa croix, semblait contempler de haut, de ses prunelles mortes, cet homme et cette femme agenouillés devant lui.

C'était, dans l'église, une attente et une émotion solennelles. Par les vitraux aux couleurs sévères, rouges ou violets, encadrant des croix sanglantes, la verdure du dehors apparaissait secouée par le vent, les branches de tilleuls et de brindilles de vigne-vierge du presbytère sautaient par touffes vertes à travers les verrières ouvertes, et ces lueurs d'un profond, d'un noir violet ou d'un carmin presque sinistre, tombaient par flots sur la foule assise dans le bas côté qu'éclairaient les bougies et les cierges brûlant devant une image dorée de la Vierge dans la petite chapelle qui formait le fond.

(A suivre.)

Nos abonnés de la campagne sont priés d'envoyer le montant de leur abonnement par la poste, boîte 2029 ; ils recevront leur reçu par le retour de la malle.

Ceux de la ville sont priés de payer au bureau du *Journal*, n. 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel, chez M. Wm Daniel.